



DISCOURS DU 14 JUILLET 2018

Qu'il est courageux, ce peuple de France, qui se dresse – au cœur de l'été 1789 – contre l'Ordre Etabli, contre l'Arbitraire, contre l'Absolutisme ! – Lui, qui depuis des siècles, courbe l'échine devant le sceptre Royal et cette monarchie de droit divin.

Ce peuple de France, dont les 26 millions d'âmes vivent essentiellement dans nos campagnes ; qui pourtant souffre un peu moins des épidémies et des famines, grâce à la toute nouvelle diffusion de la culture de la pomme de terre... une véritable révolution, déjà, dans la ruralité ! ; mais qui affronte ses premiers désœuvrlements avec la fermeture de tant de manufactures, touchées de plein fouet par la concurrence Anglaise sur les fers et les tissus... résultat désastreux du Traité de Commerce, si imprudent, de 1786 !

Ce Tiers-Etat sur lequel l'Abbé Sieyès s'interroge malicieusement :

« Qu'a-t-il été, jusqu'à présent, dans l'ordre politique ? Rien – Que demande-t-il ?... A y devenir quelque chose ! ». Ce Tiers-Etat qui, entendu ou animé par quelques philosophes, par quelques esprits éclairés, s'indigne à présent de sa pauvreté – s'irrite tout à coup de l'étalage des fastes et de la morgue de la Noblesse.

S'insurge désormais pour réclamer une condition meilleure, une réponse du pouvoir Royal, qui serait autre que les dragonnades ; et qui n'écoute plus les prêches du Clergé sur l'ordre divin établi et sur la résignation à une vie misérable qu'il avait jusqu'alors acceptée comme naturelle. Cela doit changer !

Ce peuple, mûr pour la révolte, et bientôt pour la Révolution, qui se découvre une vocation nouvelle pour « l'esprit public » : celui de la critique des abus réels et de la tradition religieuse et monarchique.

Notre Grand Peuple, qui pourtant a été si peu concerné par les idées séditionnelles du siècle des Lumières, réservées à la Noblesse et à la bourgeoisie, celles de Voltaire, de Rousseau, de Diderot, affairé qu'il est, à gagner sa maigre pitance et tellement peu instruit à la lecture de leurs œuvres gigantesques, prophétiques... mais qui porte en lui cette aspiration désormais irrépressible, à

un peu plus de justice et d'égalité. Qui se prend même à rêver d'un Nouveau Monde.

A Paris, le Génie Révolutionnaire a pris toute sa dimension, qui a su ordonnancer et diffuser les idées nouvelles. Et dont les chantres s'évertuent, en quelques semaines, à renverser l'ordre des choses. Déçu de ces Etats Généraux, dont ils espéraient tant ! De ces cahiers de doléances restés sans réponse.

Dès le 17 juin 1789, le Tiers-Etat se déclare – s'autoproclame – Assemblée Nationale. Le 20 juin, il prête serment dans la Salle du Jeu de Paume. Il se risque à abolir les privilèges – tous les privilèges – dans la nuit du 4 août... et encore, proclame la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen, le 26 août. Le défi lancé est considérable !

Quelques semaines d'agitation et d'insurrection, où le Pouvoir Royal hésite, puis vacille. Quelques semaines d'ébullition où les Grands Hommes de la Révolution Française vont donner la pleine mesure de leurs esprits fondateurs, et façonner l'Histoire de France, comme l'Histoire du monde. Quelques semaines de discours enflammés, de principes énoncés, de proclamations solennelles, dont on ne retiendra finalement que la date symbolique du 14 juillet, parce qu'elle s'attaque au symbole le plus décrié de l'Absolutisme et de l'Arbitraire de La Bastille ; parce que cette action là est conduite par le peuple révolté. Par le peuple lui-même, tout à coup plus enclin à s'attaquer aux principes qu'à quémander du pain.

Le peuple qui a échappé aux directives de ses représentants. Le peuple qui a compris le piège grand ouvert de la Monarchie Constitutionnelle qui se profile. Le peuple qui a saisi l'occasion d'un acte irréversible.

Et malgré les figures qui s'affirment, qui s'affrontent ; celles de Mounier, de Sieyès, de Marat, de Danton, de Robespierre... Le peuple qui gronde. Le peuple qui se rassemble spontanément ; jusqu'à défier la Troupe. Le petit peuple des journaliers et des lavandières, celui des corvéables et des boutiquiers, des artisans et des cochers d'eau, des gens de peu, qui embrasse son destin et qui crie « la liberté ou la mort ! ». Tant la haine solide, si longtemps contenue, contre les nobles et les mondains, est devenue incontrôlable.

Ce peuple de France, tout autant affamé d'idées neuves que de pain, décrit par Arthur Young dans ses « voyages en France » du 30 juin 1789. « Nangis est assez près de Paris pour que les habitants s'adonnent à la politique. Le perruquier qui m'accommode ce matin, me raconte que tout le monde est déterminé à ne pas payer l'impôt, si l'Assemblée Nationale le décide ainsi ».

« Mais les soldats ont quelque chose à dire – Non, Monsieur, jamais ; nous sommes sûrs que les soldats Français ne tireront pas sur le peuple ; mais s'ils le faisaient, mieux vaut être fusillé, que de mourir de faim ». Arthur Young qui décrit cette effrayante misère du peuple : des familles entières dans la plus complète détresse ; ceux qui travaillent n'ont qu'un salaire insuffisant pour se nourrir. Un peuple de mendiants, où l'espérance de vie, si courte, crée tant d'orphelins. « Pour prévenir l'accaparement, poursuit Young, personne n'est autorisé à acheter au marché plus de deux boisseaux de blé, sous la surveillance d'un piquet de dragons. Le peuple se dispute avec les boulangers, prétendant que le prix qu'ils demandent pour le pain est hors de proportion avec celui du blé ; des injures, on passe aux coups : c'est l'émeute « Et c'est pareil à Nantes » aussi enflammée pour la cause de la liberté ; où les conversations prouvent quels grands changements se sont opérés dans les esprits des Français ». Et de conclure maladroitement : « j'estime qu'il ne sera pas possible pour le présent gouvernement de durer plus d'un demi-siècle... à moins que les talents les plus éminents et les plus énergiques ne tiennent le gouvernail ».

« La Révolution Américaine aura bâti les fondements d'une autre révolution en France, si le gouvernement ne prend pas soin de la prévenir ».

Un demi-siècle !... Ce sera quelques semaines !

La misère, comme déclenchement, parmi les tisserands et les ouvriers qui manquent de travail : 12 000 chômeurs à Abbeville, 20 000 à Lyon ; il faut ouvrir les « ateliers de charité » dans les villes. Alors que le prix du pain monte toujours dans les campagnes. Conséquences des mauvaises récoltes de 1788 et des difficultés de la « soudure » en attendant celles de 1789. Alors qu'errent

de villages en villages, mendiants, vagabonds, « manouvriers » sans travail, qui rançonnent même les plus riches cultivateurs.

Partout, la misère comme boutefeu ; et depuis mars 1789, en Provence, mais aussi en Bretagne, en Alsace, en Bourgogne, paysans et ouvriers qui pillent des greniers, arrêtent des transports de grains, menacent des seigneurs qui réclament des redevances... Jusqu'à Paris, au Faubourg Saint-Antoine, où des ouvriers sans travail pillent la fabrique de papiers peints Réveillon et se font massacrer par la troupe. Alors que le Pouvoir Royal reste aveugle devant tant de désespoir. Et sourd aux prières.

Non, le peuple de France n'a pas faim que de pain, tant il est avide d'une nouvelle espérance.

Non, le peuple de France ne se laissera pas voler sa colère, ni sa Révolution par des députés qui s'accommodent avec un Roi qui restera bien assis sur son trône... tant il a déjà mesuré la vainerie de ses suppliques, l'inutilité de ses cahiers de doléances, la frilosité de ses représentants !

Bien sûr, il y avait eu cette résistance de Mirabeau au déploiement des troupes de Versailles, au discours du Roi qui déclarait nulles les décisions du Tiers, qui sommait les trois ordres de se séparer... Mirabeau qui renvoyait le Marquis de Brézé par sa fameuse réplique : « Allez dire à ceux qui vous envoient, que nous sommes ici par la volonté du peuple, et que nous ne quitterons nos places que sous la pression des baïonnettes ». mais qui entretenait des échanges déférents voire complices avec Louis XVI : ceux de l'Armoire de Fer. Et l'opposition de La Fayette à l'expulsion manu militari, des députés. Mais il fallait bien plus encore que le cri du Duc d'Orléans, le 7 juillet, effrayé par l'agitation populaire, ou la transformation des Etats Généraux en Assemblée Nationale constituante le 9 juillet, pour endiguer la vague populaire qui lève. Comme une onde de violence qui ne demande qu'un prétexte pour s'exprimer.

Le renvoi de Necker provoque l'émeute aux Champs Elysées, le 12 juillet : la foule, excitée par Camille Desmoulins, est chargée devant les Tuileries par un

détachement du « Royal Allemand » - Plus sûr que les français... dont on ne sait effectivement pas s'ils tireront sur les parisiens.

Sursis de courte durée. Cette révolution sera populaire, ou ne sera pas.

Et Creuzé de La Touche de décrire par le menu la prise de la Bastille par les insurgés. L'Hôtel des Invalides pillé par la foule à la recherche de fusils, le 14 juillet au matin. Le peuple pris de panique face à ces Régiments que l'on dit massés près de Paris. Le peuple, grisé par le nombre et qui se cherche un symbole à abattre ! C'est vers la Bastille que l'on se dirige ! Artisans du Faubourg Saint-Antoine, gardes françaises, milice bourgeoise, tous convergent vers la vieille prison d'Etat.

On prie Monsieur de Launay de ne pas faire tirer le canon sur les citoyens... La rumeur parcourt la foule en délire : une troisième députation expédiée au commandant de la Bastille, aurait été massacrée ! Cette atrocité avait mis le peuple dans la plus grande furie. Où sont les chantres de la Révolution, au moment de lancer l'assaut ? ... Sans doute enfermés à l'Hôtel de Ville ! Dépassés, eux-aussi par la tournure que prennent les événements. Par cette surenchère d'une spontanéité qui fait peur.

Immense, la foule survoltée envahit la prison, massacre De Launay et sa centaine de suisses et d'invalides. Leurs têtes brandies en trophées jusque sous les fenêtres de l'Hôtel de Ville. Tout comme celles du prévôt des marchands Flesselles, le Conseiller d'Etat Foulon et son gendre l'Intendant de Berthier. Mis en pièces par ce « petit peuple » en furie, qui les pend aux lanternes, pour avoir voulu accaparer les grains ou les suspecte d'avoir caché les armes !

La Révolution Française appartient désormais au peuple de France, venu donner son appui à l'Assemblée menacée. En quelques heures, tout a basculé. Par l'irréparable. Par le sang versé. La bourgeoisie, qui a su participer à temps à l'émeute, se sauve. Une municipalité nouvelle, présidée par Bailly, est instaurée. La « garde nationale » est confiée à La Fayette. Et même si le Roi ne sauve sa tête, pour un temps, le 17 juillet, qu'en arborant la couleur monarchique entre les couleurs de Paris, cette Révolution « municipale » ne pourra que gagner bientôt l'entier pays, galvanisé par tant de hardiesse, par tant de courage et de sang versé. Mais l'explosion de la colère antiseigneuriale

n'interviendra que plus tard. Pour l'heure, c'est Paris et Paris seul qui écrit L'Histoire.

Et en ce 14 juillet, nous ne pouvons que célébrer la grande Révolution Française, dans son acte destructeur mais fondateur, par ce qu'elle fut réellement : la colère, la rage, la détermination de tout un peuple ! Celui du Tiers, qui réclame la Liberté et dont Edmond Burke écrira en 1790, dans ses « réflexions sur la Révolution Française » : « les effets de l'incapacité que vos chefs populaires ont montrée dans les parties les plus importantes du gouvernement seront compensées par ce grand mot de liberté, qui purifie tout ».

« Mais qu'est-ce que la liberté, sans la sagesse et sans la vertu ? C'est le plus grand de tous les maux possibles ».

La Liberté du peuple, pilier fondateur de la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen, bien sûr, celle de Mirabeau, mais celle que s'arroge le peuple de Paris, qui arbore, cette fois, le drapeau rouge au Champ de Mars, porté par la Garde Nationale, le 17 juillet, et du massacre déclenché par La Fayette. Celle qui engendre les hécatombes de septembre, et qui dirigera les citoyens vers Valmy : où le peuple arrête l'infanterie prussienne ; Un peuple en guenilles qui met en déroute la meilleure Armée du monde.

La liberté qui conduit aux massacres de Vendée ; jusqu'à la Patrie en Danger, celle des Montagnards, qui va recourir au régime d'exception, au « despotisme de la liberté » ; la liberté de Carrier qui fait noyer les prisonniers de Nantes, de Fouché et de Collot d'Herbois, qui donne la mitraille à Lyon, de Tallien, qui envoie à la guillotine les notables Bordelais.

Le peuple entier s'est levé.

Jusqu'aux massacres antireligieux, aux combats de Kleber, Davout, Moreau, Bonaparte contre la coalition Jusqu'aux comités de Salut Public, à la chute de Danton et de Robespierre, la grande Terreur déclenchée par Fouquier-Tinville.

Le peuple, encore, qui reprend sa Révolution en main, et purge les « tièdes », qui immole ses idoles, Couthon, Saint-Just, Hanriot et Dumas.

La liberté qui justifie le bain de sang déclenché par Barras, jetant pêle-mêle Girondins et Montagnards, et tranche les têtes pensantes de la Grande Révolution Française sous le couteau de la guillotine.

Celle de la Patrie en danger de 92.

Une course en avant, dans la surenchère du radicalisme, des Conventionnels, pour ne pas se laisser dépasser par l'enthousiasme du peuple. Et la soif de liberté, si exigeante, qu'elle craint d'être étouffée, et qui s'égaré dans la Grande Terreur.

Il faut des gages, des preuves d'ardeur patriotique. Jusqu'au vertige des tribunaux révolutionnaires ; expéditifs, arbitraires eux aussi ! La soif de justice générant la pire des injustices : celle des charrettes.

Et contre la Terreur, les plus acharnés sont les hommes qui l'ont pratiquée à outrance, comme Tallien et Barras... ou qui ont applaudi aux mesures contre les suspects.

Fréron, Carrier, L'ordonnateur des noyades de Nantes, Fouquier-Tinville et 14 jurés du Tribunal Révolutionnaire furent les premiers exécutés. Tout comme les anciens membres du Comité de Salut Public, auteurs du 9 Thermidor : Barère, Billaud-Varenne, Collot d'Herbois, Cambon... décapités ou déportés. Seul Carnot subsiste, pour avoir « organisé la victoire », face à l'ogre qui dévore tous ses enfants.

Révolution sanguinaire et généreuse ; celle d'un peuple qui avait pressenti qu'il ne conserverait sa révolte qu'en dépossédant ses représentants de leurs tentations à endiguer ses élans. Celle des citoyens et des sans-culottes, du cortège des femmes, « les dames de la halle », excédées de faire la queue devant les boulangeries, et des ouvriers sans travail ; cortège qui s'ébranle dans les jardins du Palais Royal pour une réconciliation – symbolique, provisoire encore – célébrée par La Fayette sous les balcons de Versailles, entre la Royauté et la Révolution.

Le peuple, qui ramène la famille Royale de Versailles à Paris comme une victoire, scandant : « nous ne manquerons plus de pain, nous ramenons le boulanger, la boulangère et le petit mitron. »

La Royauté est désormais entre les mains du peuple à quelques pas de la conciergerie où son sort est scellé... et de la place de la Révolution où l'acte final peut se jouer, où le 21 janvier 1793 Louis XVI est guillotiné.

Alors, la Révolution peut vivre ! Révolution sanguinaire, mais Révolution courageuse, et généreuse, du sang de ses enfants fauchés par la mitraille, celle de la Garde Nationale comme celle des Armées coalisées qui la menacent ; comme à offrir aux autres peuples d'Europe cette liberté arrachée à la tyrannie et le génie de reconstruire le nouvel ordre politique et social, quitte à l'imposer partout par les armées des sans-culottes !

Généreuse à nous laisser, dans un héritage de deux siècles, les principes de Liberté, d'Égalité et de Fraternité qui nous animent, jusqu'à ce jour, avec toujours autant de force !

Vive le symbole du 14 juillet, vive La Liberté, vive La République.

Gil BERNARDI

Maire du Lavandou